



# L'illusion des opportunités ou le syndrome de l'immigrant africain

**La misère est une explication un peu courte de la désertion de nos villages pour les villes, de nos villes pour l'Occident. L'ambition donc plutôt que la détresse, la curiosité plutôt que l'ambition, et notre nature plutôt que notre curiosité sont causes de la fuite.**

**L'**immigration et l'exode rural ont ceci de commun qu'ils sont sous-tendus chacun par des rêves d'ailleurs et le goût (ou la tentation) de l'aventure inscrits en nous tous. La misère est une explication un peu courte de la désertion de nos villages pour les villes, de nos villes pour l'Occident. L'ambition donc plutôt que la détresse, la curiosité plutôt que l'ambition, et notre nature plutôt que notre curiosité sont cause de la fuite. Il s'ensuit que la France pratique une immigration eugénique, elle pompe l'Afrique, et débauche ses fils. L'Amérique aussi siphonne notre continent, lui fait une concurrence déloyale pour ainsi dire, en ne choisissant que la crème de la crème des

candidats au départ.

En tant que citoyen qui vit en ville et découvre toute la beauté de l'arrière-pays camerounais, j'ai beau jeu de prêcher le retour aux sources, alors que je vis en ville. Il y a certainement une sorte de naïveté à inviter tous les jeunes des villes à retourner dans leurs terroirs d'origine, les camerounais de l'extérieur à rentrer au pays.

## **De Guider à Nkolandom : les musts !**

Vous êtes français, italien, canadien, autrichienne, algérienne, bref un non-camerounais, et venez à vous retrouver au pays de Roger Milla, dans le cadre d'une mission professionnelle, d'un voyage d'affaires ou

d'agrément : vos hôtes camerounais ne manqueront pas de vous emmener vous rincer l'œil à Guider, pour l'amour de l'art, bien sûr. Si vous ne comprenez rien aux subtilités des arts premiers, laissez-vous guider (sans mauvais jeu de mots) par vos instincts.

Le Guda est une danse camerounaise érotisée mais guère pornographique, par le biais de laquelle de jeunes filles, drapées d'un voile ou d'un pagne qui leur ceint le corps, de la poitrine jusqu'à mi-cuisse, tapent dans le sol, comme dans une douce transe dont le point d'orgue est l'effeuillage, la chute du pagne ou du voile sur leurs pieds ornés de grelots. Les grelots participent avec le tam-tam à la rythmique de ce spectacle de striptease culturel. En dessous du pagne, un cache-sexe ou une petite culotte sont l'ultime rempart contre leur nudité.

Les danseuses exposent leur fraîcheur et leurs attraits, en se trémoussant dans la poussière, dans un festival de formes et de corps, une sorte d'orgue de poitrines fermes et joyeuses. Pour danser le Guma, il faut avoir des seins à la Halle Berry, dans «A l'ombre de la haine». C'est de l'art, alors les canons esthétiques sont ce qu'ils sont. On a beau dire, il est difficile, sans avoir l'esprit tortu, il est difficile, à la première expérience, de ne pas ressentir des émotions sexuelles devant toute cette beauté, ce nu magnifique, cette grâce, cette jeunesse, cette nature... En un mot, si vous êtes croyant, vous voudrez entonner le Te Deum devant ces «merveilles de la création».

Si ces danses folkloriques choquent votre pudeur, il existe, au-delà de Kribi, Limbé, plusieurs alternatives intéressantes. Dans le Sud, à Ebolowa, on peut visiter Nkolandom et ses paysages rocheux, ses bois tout en palmeraies, ses sites tout en grottes, tout en étangs, tout en hauteur : vue imprenable sur l'horizon. Nkolandom est un village dont on sort forcément moins bête. Après vous être étonné de ce que des arbres poussent sur des rochers, vous serez heureux de voir que des constructions, des sculptures y poussent aussi, comme des champignons.

A Nkolandom, les routes bitumées sont passées, ont été bordées de réverbères, et le développement a suivi. Dans cette contrée nichée en pleine forêt tropicale, toutes les commodités de la ville sont à portée de vue : écoles maternelles et primaires, lycée, eau courante, électricité, il n'est pas jusqu'aux édifices religieux qui ne soient des mini joyaux architecturaux.

Mais c'est un comble que toutes ces facilités n'aient pas contribué à sédentariser les ressortissants de Nkolandom. Pauvre bled, inapte à être prophète auprès de ses propres fils ! Nkolandom n'intéresse que les touristes et autres visiteurs qui, en répondant à l'appel de la nature, s'y retrouvent. Le fait est que plus c'est grand, mieux est vécu le sentiment que les opportu-

nités existent, de là sans doute l'obsession urbaine. Pourtant, il faudrait arrêter de courir après les opportunités dans des pays en crise, il faut les créer sur place, le défi et l'urgence sont celui de la transformation de notre environnement.

## **Des charmes qui ne retiennent personne**

En partant de Nkolandom pour rejoindre le bruit et la fureur de Yaoundé, j'ai ressenti comme une dette de gratitude pour les moments passés dans ce village, en conséquence de quoi, j'ai voulu faire un lift à une fille qu'accompagnait sa mère. D'une certaine manière, j'ai été victime d'un guet-apens, j'ai été victime de mon lyrisme et de ma reconnaissance. En voulant aider Jacqueline, une jeune fille a priori inoffensive, seule, 15 ans au jugé, menacée par la pluie et les vents, j'ai réalisé en l'embarquant que mon autostoppeuse n'était pas si seule, Georgette, sa mère, était derrière. Jusque-là, pas de quoi renoncer à offrir une aide qui m'a moins été demandée que je ne l'ai anticipée. En essayant de les aider à ranger leurs bagages dans mon coffre, il s'est avéré qu'en fait de bagages, il s'agissait carrément d'un déménagement. Je n'étais lié que par ma bonne volonté et une reconnaissance transcendante, mais je n'ai pas l'âme d'un lâcheur, d'un démissionnaire, de quelqu'un qui renonce à aider parce qu'il est devenu relativement inconfortable d'aider. Jacqueline et Georgette emportaient du bois. Il y a quelque chose de rafraichissant quoique assez peuplé à jouer le bon samaritain.

Toute la tribu de Jacqueline et Georgette était là, pour dire au revoir aux siens, les deux citadines qui vivaient à Ebolowa, une vingtaine de kilomètres plus loin. Au moment d'entrer dans mon char, le coffre grand ouvert à cause du bois qui débordait et faisait des misères à la peinture de mon auto, je demandai à Georgette, dans la langue régionale, le bulu, la nature de ses occupations à Ebolowa. Sa réponse ne vaut pas la peine d'être dite. En revanche, elle m'inspire la réflexion qui suit.

Les meilleurs ne doivent pas quitter l'Afrique, les plus médiocres ne peuvent pas la fuir. L'immigration telle qu'elle se pratique se fait au détriment des pays pauvres et c'est pure idéologie que d'essayer de démontrer le contraire. Les Africains ont choisi de se laisser impressionner par les chiffres des transferts d'argent en direction de l'Afrique, quels sont ceux que l'absence sur notre sol de nos ressources les plus qualifiées causent ? En quelle langue pourrait-on dire aux Camerounais que leurs villages sont des viviers d'opportunités ?

**Eric Essono Tsimi, écrivain**

**Les meilleurs ne doivent pas quitter l'Afrique, les plus médiocres ne peuvent pas la fuir. L'immigration telle qu'elle se pratique se fait au détriment des pays pauvres.**